Document généré le 5 juil. 2025 20:37

Québec français

Nouveautés

Numéro 74, mai 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45411ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(1989). Nouveautés. *Québec français*, (74), 9–22.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

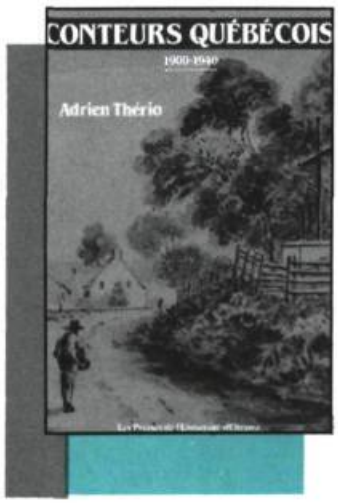
NOUVEAUTÉS

ANTHOLOGIE

Conteurs québécois 1900-1940

Adrien THÉRIO compilateur
Les Presses de l'Université d'Ottawa,
Ottawa, 1988, 229 p.

Pour faire suite à ses *Conteurs canadiens-français. Époque contemporaine* (1965), Adrien Thério propose une deuxième anthologie, *Conteurs québécois 1900-1940*, qui démontre, par son titre, l'évolution de certains concepts... En tout, vingt-quatre récits (et non trente comme le laisse croire la quatrième de couverture) publiés par quatorze auteurs parmi les plus connus, qui ont tous fait paraître au moins un recueil au cours de la période. On cherchera en vain un seul conte véritable dans cette anthologie dont les textes nous ramènent à la campagne tant célébrée par les régionalistes. Sylva Clapin, Adjutor Rivard, Damase Potvin, Harry Bernard, Lionel Groulx, le frère Marie-Victorin s'y trouvent, aux côtés des Léo-Paul Desrosiers, Claude-Henri et Edmond Grignon, Jean-Aubert Loranger, Louis Dantin, Jean-Charles Harvey, Clément Marchand et Marie Le Franc, la seule femme du groupe bien que...Française. On s'étonne certes de l'absence des Marie-Rose Turcot, Blanche Lamontagne-Beauregard, Gaétane de Montreuil, Marjolaine, Ariane, Madeleine, Andrée Jarret, Maxime, Emma-Adèle Bourgeois (Madame Lacerte), qui ont toutes pratiqué et popularisé le conte et la nouvelle, entre 1900 et 1940, période qui correspond à l'âge d'or du récit bref au Québec. On se demande bien pourquoi encore le compilateur a écarté Rodolphe Girard, Marius Barbeau, Louis-Joseph Doucet, Raymond Godin... En tant que compilateur, Thério doit, à mon avis, rendre compte de la production d'une époque, ce qui ne semble pas le cas ici puisqu'il ignore systématiquement le courant des femmes de même que la production dans les périodiques. Ajoutons que plusieurs fautes déparent le recueil, tant dans l'introduction — qui manque de consistance — que dans les récits. C'est dommage !



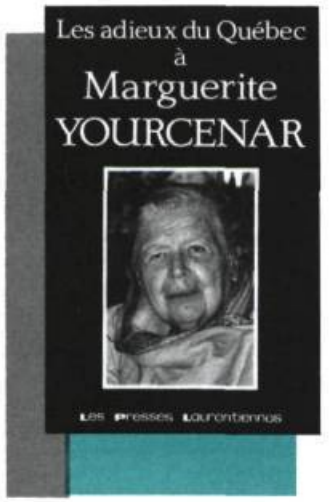
Aurélien BOIVIN

BIOGRAPHIE

Les adieux du Québec à Marguerite Yourcenar

En collaboration
Les Presses laurentiennes
(Collection Les grands destins)
Notre-Dame des Laurentides, 1988, 177 p.

À l'occasion de la sortie assez récente du troisième tome de la biographie de la famille de Marguerite Yourcenar *Quoi ? L'éternité*, quelle belle occasion de lire ou de relire *Les adieux du Québec à Marguerite Yourcenar*. Ce que je retiens de ce livre, c'est la respectueuse admiration et la grande affection qui s'en dégagent, exprimées par les 32 personnes qui se sont réunies pour lui rendre hommage. Yvon Bernier, dans sa présentation, nous met en garde contre le moi trop présent de quelques-uns de ces auteurs (la mise en garde est, à la vérité, excessive). Il indique aussi le but de ce livre : réparer l'omission faite par la presse québécoise de parler dignement de Marguerite Yourcenar, lors de sa disparition.



Les textes sont de deux types : critiques et témoignages. Le premier volet nous permet de connaître l'œuvre, les principaux thèmes, vus par diverses écoles critiques. Le second volet, qui fait revivre sous nos yeux la personne de Marguerite Yourcenar, ainsi que les lieux, très importants, où elle habitait, réussissent à nous émouvoir, à nous donner envie, comme dans beaucoup de témoignages de l'avoir connue et d'avoir pu l'aimer et l'admirer respectueusement, à distance. Ces deux volets reflètent vraiment le titre de l'ouvrage qui parle de Marguerite Yourcenar, pas seulement de son œuvre.

Tous les lecteurs et lectrices bénéficieront de la lecture, en tout ou en partie, de ce volume. Certains n'en aimeront que davantage l'œuvre de Marguerite Yourcenar; d'autres, déjà attirés, auront envie de s'y plonger ; d'autres, enfin, même s'ils n'en avaient pas l'intention, ne pourront se retenir d'en lire au moins un roman, peut-être *l'Œuvre au noir* ou *les Mémoires d'Hadrien*.

Francine LABELLE

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de la critique de la littérature québécoise et canadienne-française dans les revues canadiennes (1974-1978)

René DIONNE et Pierre CANTIN
Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa,
1988, 480 p. (50 $)

Depuis quelques années, on ne ménage rien pour faciliter la tâche des chercheurs. En 1979, René Dionne supervisait la *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIXe et XXe siècles*, de Cantin, Hudon et Harrington (5 vol., comptant en tout 1254 p.) qui a rendu déjà d'énormes services aux utilisateurs. Avec Pierre Cantin, il reprenait le bâton du pèlerin et publiait dans les trois premiers numéros de la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, la bibliographie de la critique (1974-1978). C'est cette bibliographie, complétée et corrigée que nous offrent les deux chercheurs. Près de 10 000 références présentées selon trois grandes parties : « Généralités », « Genres » et « Auteurs ». Si la dernière partie, la plus substantielle et la plus utile, est de consultation rapide et facile parce que présentée selon l'ordre alphabétique des auteurs et selon l'ordre chronologique à l'intérieur de la section « auteurs », il n'en est pas ainsi des deux premières parties, présentées selon l'ordre chronologique, ce qui gêne considérablement la consultation. L'ouvrage publié — c'eût été dommage que l'on se contente des disquettes — est, tout de même, d'une grande utilité bien que les auteurs ne respectent pas toujours le titre véritable de l'article répertorié, obligeant l'utilisateur à retourner aux sources pour apporter la correction nécessaire. Il y a bien, ici et là, quelques petites erreurs, inévitables dans ce genre d'ouvrages. *Hobo/Québec* s'écrit ainsi et non avec un trait d'union. De plus, on compte souvent pour deux articles, un même article publié dans deux revues différentes. Il est dommage que le prix (50 $) soit exagéré pour un tel ouvrage de référence. Pourquoi ne pas songer à procéder à un dépouillement semblable des journaux québécois ?

Aurélien BOIVIN

NOUVEAUTÉS

CONTES

la route de champigny

Ernest PALLASCIO-MORIN
Louise Courteau, Montréal, Éditions de la Nouvelle Acadie, Lafayette, 1988, 165 p.

La Route de Champigny marque le cinquantième anniversaire de la venue à l'écriture d'Ernest Pallascio-Morin. Il s'agit d'un recueil de contes et de légendes qui se déroulent en bonne partie à Champigny, près de Québec, pays natal de l'auteur, et dans les environs. C'est là qu'il a entendu, de la bouche de ses aïeux, les récits qu'il nous donne à lire et dans lesquels se manifestent le diable et ses diablotins ou quelques autres personnages ou bêtes, sinon surnaturelles, du moins mystérieuses : un homme qui veut se suicider rencontre la Mort à une fête chez un ami qui lui préfère une belle jeune femme (« Sousanine ») ; un jeune homme accepte la proposition d'un étranger d'épouser la jeune fille qu'il trouvera dans une chaumière abandonnée et qui lui avoue être la fille du diable (« le Diable comme beau-père ») ; un autre jeune homme résiste au Malin qui lui offre le succès et la fortune s'il lui amène le curé du village. Pour s'être moqué du Prince des Ténèbres, il reçoit une magistrale gifle sur la joue qui laisse des marques jusqu'au jour de son ordination sacerdotale (« Esteban et le Diable »). On croise encore des oiseaux qui se transforment en alliés, des renards qui ne parviennent pas à tromper les corbeaux qui ont tous lu La Fontaine (« Histoire de renard »), des sorciers, des fées, voire la Vierge Marie elle-même.

Les contes et les légendes de Pallascio-Morin sont presque tous moralisateurs et mettent souvent en scène des personnages du culte, curés et religieux. Courts comme il se doit, car le conte comme la légende va à l'essentiel, ils sont en général bien écrits, tous empreints d'humour et de lyrisme, où l'on découvre plus d'un clin d'oeil complice de la part du conteur. À lire pour renouer avec l'imaginaire d'une autre époque où l'on croyait encore aux loup-garous et aux feux follets. Dommage qu'on ait oublié de reproduire une table des matières !

Aurélien BOIVIN

CORRESPONDANCE

ma chère petite soeur. lettres à Bernadette 1943-1970

Gabrielle ROY
Boréal, Montréal, 1988, 257 p.

Ma chère petite soeur contient la correspondance de Gabrielle Roy à sa sœur religieuse Bernadette, de 1943 à 1970, soit de la mort de leur mère, Mélina Landry, à celle-là même de la destinataire. Ce nouveau livre plaira sans doute à ceux qui ont l'habitude de voir l'auteure derrière le narrateur : on y retrouve la simplicité, la sympathie et la générosité qui caractérisent les personnages de la plupart de ses écrits.

Les amateurs de faits biographiques ou d'anecdotes y trouveront aussi leur compte. Ils verront par exemple les relations généralement chaleureuses mais aussi parfois pénibles de l'auteure avec ses proches : dans ce dernier cas, « l'affaire-Adèle » (p. 162), en 1968-1969, est remarquable. Gabrielle Roy se révèle en outre, à l'occasion, ardente partisane de la culture française. Elle se réjouit de « la bonne fortune » qu'a sa nièce Yolande « de faire [l'] expérience d'un séjour en France » et regrette du même coup qu'une autre nièce, Lucille, « ne parle même pas français à ses enfants » (p. 68). Par ailleurs, en juillet 1967, l'auteure du texte *Terre des hommes* proteste publiquement dans les journaux contre le « Vive le Québec libre » du Général de Gaulle (p. 252, note 5 de la lettre du 29 novembre 1967) ; en octobre 1969, elle déplore aussi l'« atmosphère de révolution et de racisme des plus inquiétantes, au sujet du projet de loi sur les langues » (p. 166).

Le livre est correctement écrit et on goûte sous la plume d'une épistolière qui ne songeait pas à la publication la langue d'une auteure rompue au métier d'écrivain. Mais parler de la « valeur littéraire indiscutable » de *Ma chère petite soeur*, comme le fait l'éditeur, touche un peu à la surenchère. Il est à souhaiter cependant que cette correspondance donne aux lecteurs le goût d'aller au cœur même de la véritable œuvre littéraire de Gabrielle Roy, c'est-à-dire ses nouvelles, ses récits et ses romans.

Jean-Guy HUDON

le désarroi. correspondance

Julien BIGRAS et Jacques FERRON
VLB éditeur, Montréal, 1988, 177 p. (14,95 $)

Julien Bigras psychanalysé par Jacques Ferron, tel semble être le sens de la brève correspondance échangée entre les deux hommes de 1981 à 1983 et publiée sous un titre qui s'applique bien à l'un et à l'autre, *le Désarroi*. Cet échange épistolaire est précédé d'une préface qui en éclaire les circonstances : le « combat acharné » mené par Ferron contre une certaine forme de psychiatrie répressive et brutale qu'il dénonçait dans *les Roses sauvages* (voir *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. V, p. 784-786) et dans *la Conférence inachevée* (voir *Québec français*, n° 68, décembre 1987, p. 90-91) : « la réforme de type « psychiatrie communautaire » amorcée dans les années soixante » et boudée par Ferron ; enfin le « contact personnel unique [de celui-ci] avec les malades ». La correspondance, qui occupe une trentaine de pages, est suivie et complétée par cinq annexes constituées de textes de Bigras et de Ferron parus antérieurement. Bigras, qui écrit dans la foulée de ses livres de psychanalyse, entre autres *l'Enfant dans le grenier* et *Ma vie, ma folie*, s'interroge sur le désarroi de Ferron et sur le sien propre, tandis que Ferron lui sert la réplique, une réplique intelligente, mesurée et fraternelle. Des textes intimes, révélateurs de la fragile condition humaine, celle des autres et la leur, et qui nous font pénétrer dans le for intérieur de deux personnes qui ont consacré leur vie à la folie. N'y décèle-t-on pas aussi l'aveu d'une certaine impuissance ?

Gilles DORION

DICTIONNAIRES

lettres françaises de Belgique/ dictionnaire des œuvres II. La poésie

EN COLLABORATION
DUCULOT, Paris-Gembloux, 1988, 607 p.

La Belgique francophone aura son dictionnaire des œuvres littéraires, conçu et lancé en 1982. Le premier tome touchait le roman (cf. *QF*., n° 73), le troisième touchera le théâtre et l'essai. Ce tome II, sous la direction de Christian Berg et Robert Frickx, regroupe plusieurs centaines d'articles réalisés par une cinquantaine de spécialistes. La longueur varie d'un quart de colonne à deux pages, des regroupements ont pu être faits mais le même auteur peut aussi bénéficier de plusieurs entrées selon l'importance des titres. Le même auteur est aussi généralement couvert par le même spécialiste. Les biographies sont inexistantes, les auteurs de la chanson à textes ont été exclus (pourtant un Julos Beaucarne est non seulement poète mais encore a-t-il fait connaître dans le monde de nombreux poètes belges) et l'on peut encore regretter que le volume ne soit aucunement introduit. Pour un corpus poétique aussi riche que celui de la Belgique romane, on aurait aimé avoir le point de vue des spécialistes sur la spécificité et l'originalité de la poésie belge. L'ensemble, toutefois, nous plonge dans un corpus varié, riche, que cet ouvrage fera à juste titre mieux connaître. Un livre à fréquenter.

André GAULIN

le dictionnaire du cinéma québécois

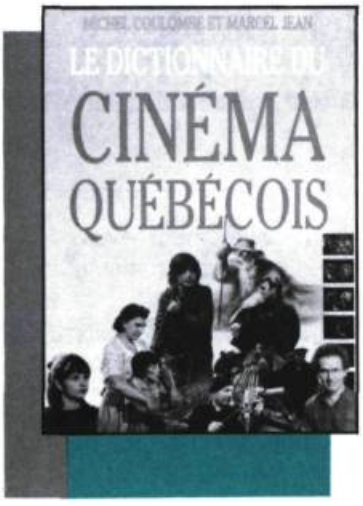
Michel COULOMBE et Marcel JEAN
Boréal, Montréal, 1988, 530 p.

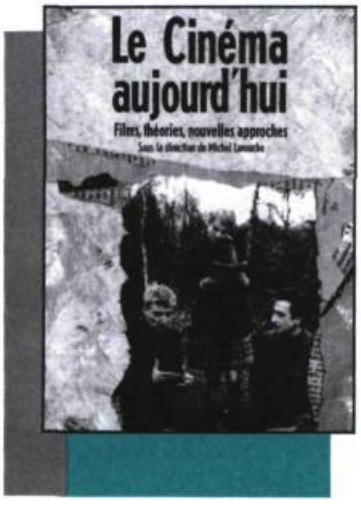
le cinéma aujourd'hui

Sous la direction de Michel Larouche
Guernica, Montréal, 1988, 262 p.

Paru en décembre 1988 et faisant suite à un premier dictionnaire paru en 1975 (Houle et Julien), le présent ouvrage refait le point, offre plusieurs centaines d'articles (650) sur le cinéma québécois, articles signés par une soixantaine de collaborateurs et spécialistes. On y trouve des textes plus ou moins longs sur des gens (réalisateurs, producteurs, scénaristes, acteurs...) qui ont fait le cinéma québécois. On doit donc référer généralement aux noms, même si certaines entrées concernent des institutions relatives à l'évolution du cinéma d'ici. 333 génériques de films terminent le livre et permettent de se reporter aux noms et articles concernés. Rock Demers signe un « En guise de préface » et parcourt par étapes forcées la rapide évolution du cinéma du Québec, depuis l'association avec France Film et les premiers ciné-clubs étudiants jusqu'aux succès d'aujourd'hui. Il

faut savoir gré à Michel Coulombe et à Marcel Jean de nous fournir un beau dictionnaire et un instrument essentiel pour mieux mesurer l'avancée du cinéma québécois en redonnant à la mémoire historique et culturelle de nombreux noms de celles et ceux qui ont mis le Québec sur la carte cinématographique. Quant au livre *le Cinéma d'aujourd'hui* sous-titré *Films, théories, nouvelles approches*, il regroupe une quinzaine d'études





variées, fruits des communications de spécialistes au Congrès de l'ACFAS 1986. Sous le signe de la « mouvance culturelle », les textes visent la compréhension du cinéma contemporain à travers ses choix de sujets, ses procédés de narration et ses fusions de représentation du monde par l'image, le son et... l'industrie.

André GAULIN

ÉDITION CRITIQUE

les demi-civilisés

Jean-Charles HARVEY
édition critique de Guildo ROUSSEAU
Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1988, 299 p. (Bibliothèque du Nouveau Monde) (38 $)

La préparation d'une édition critique n'est pas un travail de tout repos et exige beaucoup de soins et de connaissances. Guildo Rousseau connaît certes très bien Jean-Charles Harvey à qui il a déjà consacré un essai en 1969. Il était donc tout désigné pour entreprendre l'édition critique des *Demi-civilisés*, roman qui, on s'en souvient, a été condamné par l'archevêque de Québec, le cardinal Villeneuve, au moment de sa parution, en 1934. L'introduction de Rousseau est pénétrante et nous éclaire sur toute la carrière de cet homme de lettres qui fut, avant tout, un journaliste de combat, car elle repose sur une documentation de première main. Rousseau s'est imposé la lecture de la plupart des articles de Harvey pour saisir toutes ses idées et sa pensée. C'est un modèle du genre, même si on peut, ici et là, ajouter quelques signes de ponctuation. Les notes sont utiles, abondantes et témoignent d'un travail sérieux. Ainsi en est-il de la chronologie, fort détaillée, et de l'établissement du texte, à partir de l'édition de 1962, la dernière édition révisée par l'auteur avant sa mort en 1966. On aurait toutefois aimé retrouver en notes les variantes de toutes les éditions, y compris celles de 1966, de 1970, voire de 1985, qu'ignore Rousseau dans sa bibliographie. Cette bibliographie, il faut toutefois le préciser, si elle est riche, n'est pas exempte d'erreurs: le tome II du *DOLQ* a été publié en 1980 (et non en 1982), Éthier-Blais a publié *Signets II* (et non *Signet*)... De plus, elle manque d'uniformité, ce qui est impardonnable dans un ouvrage de cette qualité...et de ce prix, tout comme les quelques fautes dans l'introduction et dans le texte.

Aurélien BOIVIN

E S S A I S

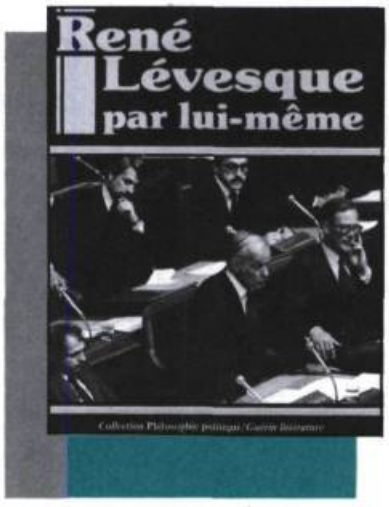
René lévesque par lui-même

Guérin littérature,
Collection Philosophie politique, Montréal, 1988
Recherche, mise en ordre et commentaires de Renald Tremblay, 409 p.

Cet ouvrage ne constitue pas une autre autobiographie de René Lévesque comme le titre pourrait le laisser croire, à tort. Il s'agit d'un imposant document qui nous permet de suivre au fil des jours et des débats de l'Assemblée nationale la pensée et la philosophie politique de celui qui fut le pater familias, le chef charismatique de tous ceux qui croyaient en l'avènement d'un Québec souverain.

Dans le document de Tremblay, on peut suivre la trame de la pensée, parfois touffue, toujours dense, mais jamais disparate ou contradictoire de ce grand visionnaire : la construction d'un pays de langue et de culture françaises, indépendant, essentiellement par les voies démocratiques.

Les discours de René Lévesque ont un ton souvent dramatique, parfois taquin, mais jamais mesquin. Ils sont toujours empreints d'une grande dignité et du respect de l'adversaire. Le gouvernement du Parti québécois a contribué à rehausser les débats de notre forum national. Le point culminant de cette mutation fut le grand débat référendaire. En relisant le chapitre de cette épopée on peut encore ressentir la grande émotion qui a fait vibrer le Salon bleu.



La profondeur du discours de ce grand homme politique est redevable à sa foi inébranlable dans la démocratie, qu'il plaçait au-dessus de tout, même de la question nationale, et pour le grand respect manifesté envers ses institutions. Il jouait le jeu de la démocratie à fond au risque de concéder des points à l'adversaire et de décevoir ses fidèles. Un bon document historique, un livre de référence.

Lucien BOUCHARD

le cristal et la chimère

Fernand SEGUIN
Libre Expression, Montréal, 1988, 206 p.

Pour plusieurs générations et pour des milliers de Québécois, Fernand Seguin a incarné de façon exemplaire, sans jamais faillir, l'image du savoir et de l'esprit scientifique. Qui l'a entendu à la radio ou à la télévision se souvient du grain si particulier de sa voix et de cette articulation, à la fois vibrante et mesurée, qu'il savait apporter à sa pensée comme à sa phrase. Aussi ne peut-on qu'être ravi que Fernand Seguin, avant de nous quitter, ait songé à publier quelques-unes de ses chroniques scientifiques qui sont autant de prétextes à une réflexion sur notre temps.

NOUVEAUTÉS

Faisant suite à *la Bombe et l'Orchidée*, paru en 1987, *le Cristal et la Chimère* regroupe, sous neuf grandes sections telles « la Vie », « la Terre », « le Cancer » ou « la Société », une cinquantaine de courts textes où se conjuguent la transmission d'informations nouvelles en matière de recherche pure ou appliquée et la volonté qu'a toujours manifestée l'auteur de resituer la connaissance dans l'ordre de la vie. Dans ce livre, il rappelle que l'activité scientifique fait partie de la culture et que, à ce titre, elle est à la fois un héritage, une création et une interrogation. On ne répétera jamais assez que chez Fernand Seguin la sagesse populaire et la science sont loin d'être des savoirs antinomiques, qu'au contraire elles servent de garde-fous l'une pour l'autre.

Par l'intelligence du propos et la qualité d'écriture, ce livre nous fait mesurer, une fois de plus, l'importance de la perte que constitue pour la société québécoise la mort de ce grand communicateur qu'a été et que demeurera Fernand Seguin.

Marie-Andrée BEAUDET

la banlieue du vide

Charlotte LEMIEUX
Triptyque, Montréal, 1988, 96 p.

« On ne peut soutenir qu'il n'y a guère de perception humaine qui ne soit une interprétation écrivait Freud. [...] Toute vision, toute attribution de signification, toute parole sont des activités interprétatives ». C'est un peu à cette réflexion que nous convie ce court essai de Charlotte Lemieux. Plus précisément, celle-ci vient nous rappeler, « avec le soutien discret de la théorie psychanalytique », que l'écriture et le discours sur la réalité sont des activités interprétatives et, a fortiori, limitatives. À cette fin, elle illustre son propos dans « la recherche des limites chez [Marguerite] Duras et [Lewis] Carroll ».

« Les discours traitant du réel et de la réalité touchent à l'absurde : pourquoi s'acharner à définir l'indéfinissable, à limiter l'illimité ? » Pour répondre à cette question, l'auteure postule que derrière le besoin d'une limite, véritable moteur de l'activité intellectuelle, se cache une peur de l'inconnu, de l'indéfini, du vide... Tout se passe comme si les instances institutionnelles (de la littérature, de la religion, de l'art, de la psychanalyse...) n'avaient pour dessein que de susciter une croyance, des croyances, donc des limites sécurisantes contre l'envahissement du « vide ». Le langage et l'écriture n'y échappent pas, car autant ils construisent, autant ils détruisent, le possible, le peut-être.

Voilà en somme un livre qui a le mérite de s'attaquer au vernis du discours et de l'écriture, et plus encore à la réalité qu'ils dépeignent. Lemieux décape avant d'écrire, détruit avant de construire. Toutefois, à refuser de se fermer toutes les portes au nom d'une seule, à ne chercher aucune réponse, ou plutôt à les chercher toutes, — ce qui revient à dire par là même à n'en chercher aucune, — l'auteure n'arrive pas à circonscrire son objet, à le limiter ; si bien que, par moment, la suite des idées nous échappe.

Pierre RAJOTTE

ÉTUDES

Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec.

Patricia SMART
Québec/Amérique, Montréal, 1988, 337 p.
(Coll. « Littérature d'Amérique »)

Sentant bien les dangers de parler d'Elle sans parler de Lui, l'auteure entreprend l'exploration du domaine « des rapports entre le texte littéraire, son contexte culturel et l'identité sexuelle de celui ou celle qui écrit » (p. 14). Dans l'analyse des œuvres maîtresses d'auteurs québécois (Conan, Ringuet, Grignon, Guèvremont, Saint-Denys Garneau, Hébert, Roy, Aquin, Théoret et d'autres), elle met en relief le caractère subversif de ces voix féminines que l'histoire littéraire croyait avoir étouffées. Elle introduit le lecteur dans la Maison du Père où, sous le regard perçant du Père-censeur, s'opère la sanglante transformation de la femme-objet en femme-sujet. Transformation inachevée car l'œuvre de la maturité est encore à venir. Mais il y a de l'espoir puisque les écrits « d'hommes féministes » rejoignent ceux des femmes ; serait-ce la fin du « dialogue avorté » ? Et de conclure l'auteure : « Au-delà des différences sexuelles [...] se dégage un réseau de voix [...] unies dans leur dénonciation du pouvoir de la Loi du Père et des rôles restrictifs qu'elle assigne à tous les êtres humains » (p. 332).

Malgré un traitement inégal et parfois ardu d'œuvres maintes fois étudiées, Patricia Smart présente une lecture renouvelée d'où surgissent de vivifiants éclairs de passion. Le chercheur regrettera l'absence d'une table des matières plus détaillée, d'un index et d'une bibliographie complète à la fin du volume.

Danielle TRUDEL

les insolences du frère untel, un best-seller de la révolution tranquille

Alain FOURNIER
Nuit blanche éditeur/CRELIQ, Québec, 1988, 159 p.

Plus d'un quart de siècle après la publication du livre choc de Jean-Paul Desbiens, *les Insolences du frère Untel, un best-seller de la révolution tranquille* de l'essayiste Fournier souligne à la fois l'écart considérable entre cette époque et l'actuelle, mais aussi la permanence presque atavique d'un peuple « aux reins cassés » qui doit batailler sans cesse pour respirer ce qui pourrait ressembler à un air de liberté.

Épaulé solidement par une préface du frère Untel et une postface d'André Gaulin, cet essai qui s'échelonne sur sept chapitres tente de cerner le phénomène sociologique des années 1960 et le succès de librairie que furent *les Insolences*. Les trois premiers chapitres mêlent faits et anecdotes sur le religieux qui déclencha toute une polémique parce qu'il faisait éclater un cadre trop longtemps suffocateur. Les éléments biographiques retenus peignent le portrait d'un être certes déluré mais constamment en butte à un système qui n'avait pas ses coudées franches. De plus, le chapitre IV brosse à grands traits les caractéristiques de la société québécoise à partir des Patriotes, alors que les trois autres chapitres s'intéressent surtout à la portée « littéraire » et à la mise en marché du produit. Bien entendu, l'étude des principales tendances de la critique laisse voir les pôles irréconciliables des factions en cause.

Retracer dans le temps l'odyssée des *Insolences du frère Untel* comporte assurément des défis de taille pour ne pas tomber platement dans l'anecdotique. L'ouvrage de Fournier frôle ce piège par l'addition répétée d'éléments imbibés du quotidien, mais se reprend à l'occasion en projetant des grands tableaux qui résument tout un pan de l'histoire de la révolution tranquille. D'autre part, la vigueur quasi intarissable avec laquelle l'essayiste décrit les événements insuffle aux situations une sorte de vie et d'animation. Rien d'ennuyeux n'alourdit la démonstration, même pas les répétitions du même terme, parce qu'on sent l'auteur vibrer, voire participer lui aussi à la dénonciation avec le frère Untel. À toute fin utile, l'essai de Fournier forme un document enrichissant la critique socio-littéraire au Québec.

Yvon BELLEMARE

livre et lecture au Québec (1800-1850)

Sous la direction de Claude GALARNEAU et Maurice LEMIRE
Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1988, 269 p.

Joliment présenté sous une couverture imitant les reliures anciennes, *Livre et Lecture au Québec (1800-1850)* rassemble les actes du colloque tenu à Québec en mai 1987 sur le sujet. L'ouvrage réunit en trois volets, « la Diffusion du livre », « la Lecture orientée » et « la Lecture populaire », les textes de treize chercheur/e/s québécois (8) et français (4) spécialistes du XIXe siècle.

La première partie établit un parallèle extrêmement intéressant sur l'abondante circulation du livre français au Bas-Canada et démythifie (partiellement) le prétendu analphabétisme généralisé des Canadiens français de l'époque. L'analyse minutieuse des catalogues de librairies (Bossange, Neilson), le recours systématique aux archives, la vérification soigneuse et l'exploitation méthodique des données recueillies confèrent à l'ouvrage un caractère scientifique qui lui assure une crédibilité indéniable. Ces qualités ne se démentent pas dans la deuxième partie, qui offre des aperçus substantiels, truffés de références et de statistiques éclairantes, sur des aspects précis de la diffusion du livre français soit au Parlement du Bas-Canada, soit entre les Sulpiciens de Paris et de Montréal, sur *le Petit Catéchisme du diocèse de Québec* de 1815, enfin sur la présence des écrivaines. Quant à la troisième partie, elle comprend trois études spécialisées : sur les romans-feuilletons, les livres d'enfant et, finalement, l'influence du livre de colportage français sur le conte québécois.

À travers les (pré-)occupations quotidiennes de ces spécialistes apparaît le sérieux d'une entreprise qui n'a besoin désormais que d'une

concertation encore plus poussée et d'un plus grand nombre de chercheur/e/s afin de parvenir à une connaissance approfondie et définitive du phénomène du livre et de la lecture au XIXe siècle.

Gilles DORION

Guy delahaye et la modernité littéraire

Robert LAHAISE
Hurtubise HMH
Montréal, 1987, 549 p.
(Cahiers du Québec, coll. « Littérature »)

Guy delahaye, œuvres

Présentation par Robert LAHAISE
Hurtubise HMH
Montréal, 1988, 46 p.
(Cahiers du Québec, coll. Textes et documents littéraires)

On croit généralement que le phénomène de la modernité littéraire au Québec appartient aux années 1970. Rien de moins vrai et s'il en était encore nécessaire, les deux ouvrages que Robert Lahaise a consacrés à son père le poète Guy Delahaye (pseudonyme de Guillaume Lahaise) en apportent une preuve formelle et irréfutable. Il s'agit, d'une part, d'une étude biographique qui s'attache à replacer les faits et les événements dans le contexte plus large de la société québécoise et de la vie littéraire de l'époque et, d'autre part, de la réédition fort attendue des deux recueils publiés par Delahaye, les *Phases* (1910) et « *Mignonne, allons voir si la rose...* » (1912). Signalons que, par un procédé de reprographie, les recueils sont présentés dans leur toilette originale. Des inédits et une présentation complètent l'ouvrage.

Outre qu'ils permettent de redécouvrir, textes en mains, un poète injustement oublié que la critique officielle prônant un régionalisme sec et frileux a contribué à rendre muet, les deux ouvrages de l'historien Robert Lahaise viennent corriger la perception monolithique que nous avons des premières années du siècle. Il faut lire — comment dire relire en ces temps de peu de tradition — les œuvres de Guy Delahaye et l'étude de Robert Lahaise pour saisir à quel point les querelles esthétiques et les audaces formelles ont ici aussi un passé, une histoire.

Marie-Andrée BEAUDET

NOUVELLES

Clichés

Monique BOSCO
Hurtubise HMH, Montréal, 1988, 98 p.
(Coll. « L'Arbre »)

Chacune des dix nouvelles de ce recueil rend bien justice au titre de l'ensemble : il s'agit de clichés, de photographies qui vont de la plus vieillie et jaunie à celle qui est prise avec l'appareil instantané le plus moderne. Sous le signe du vieillissement, la plupart des nouvelles s'appliquent à résumer une vie qui, le plus souvent, s'est faite dans la tristesse. Ces récits parlent d'échecs, de solitude, de marginalité et d'attente de la mort.

Monique Bosco a beaucoup écrit et maîtrise fort bien son matériau d'expression. Mais le principal défaut de son recueil est cette trop grande unité de ton et de thème. De l'un à l'autre, bien que personnages et situations soient différents, on a l'impression de relire toujours le même récit (à quelques exceptions près). Pourtant, lorsqu'on dégage ces textes de leur ensemble, on constate que chacun se révèle réussi. Donc, pour bien apprécier ces clichés, le mieux c'est encore de les lire un à la fois, de laisser s'écouler un peu de temps entre chacun.

Gilles PERRON

Juliette et les autres

Roseline CARDINAL
Hurtubise HMH, Montréal, 1988, 137 p.

Ce recueil d'une quinzaine de nouvelles convie les lecteurs à faire la connaissance de Juliette, de Nathalie, d'Alexandre et d'une gamme de personnages de conditions et d'âges variés, mais qui tous sont en proie à des drames humains, petits ou grands. Les récits, intimistes, allient beaucoup de sensibilité et une grande finesse d'observation à une bonne dose d'humour. Riche de trouvailles quoique un peu surchargée çà et là, l'écriture ajoute au plaisir de la lecture. Certaines nouvelles constituent de fort jolies réussites : sans doute voudra-t-on relire « l'An Un », « Nathalie », « la Fenêtre ».

Lise MORIN

sf
dix années de science-fiction québécoise

Les Éditions Logiques, Montréal, 1988, 305 p.
(Coll. Fictions)

Ce recueil de 10 nouvelles de science-fiction québécoise m'étonne par sa définition très large de la science-fiction (*sic !*) comme aventure imaginaire. Je me sentais loin des grands classiques comme Wells ou Van Vogt qui, me semble-t-il, réussissaient à inventer et à faire vivre tout un monde sous nos yeux. Ce recueil est difficilement comparable à ces classiques, bien sûr, car il ne regroupe que des nouvelles, et celles-ci, de qualité littéraire soutenue, réussissent à établir une atmosphère étrange et oppressante.

Les nombreuses descriptions de paysages et d'états d'âme, l'originalité de certaines idées, l'imagination, la « présence » de certains personnages, la structure des récits très développée, la nostalgie de sentiments humains comme l'amitié et l'amour plus que l'action inciteront le lecteur à savourer ces nouvelles une à une. Il en rencontrera peu de faible calibre. Pour le plaisir du style, de l'atmosphère, des descriptions, de l'imagination. Pour découvrir, même s'il manque une auteure aussi importante qu'Élizabeth Vonarburg, la littérature d'anticipation québécoise.

Francine LABELLE

PÉDAGOGIE

la parure, éléments pour un parcours pédagogique

Janine DREHER, Michel LEHALLÉ,
Nicole TOUSSAINT et Marie-Laure POLETTI
Centre international d'études pédagogiques, Sèvres, 1988, 170 p.

Ce livre relate une expérience tentée en 1987-1988 avec 23 élèves de classe terminale du lycée de Sèvres préparant le brevet de technicien dessinateur en Arts appliqués. En raison de leur choix professionnel, il est important pour ceux-ci de bien comprendre les textes littéraires et de travailler dans une optique interdisciplinaire.

Les enseignants ont choisi de faire illustrer, sous forme de bande dessinée, le conte de Maupassant intitulé « la Parure. » Ils ont fait précéder l'exercice d'une étude sur le fonctionnement d'un texte littéraire, ce qui a permis la mise en place de notions de linguistique, de rhétorique et d'analyse textuelle. Ils ont également procédé à l'analyse du langage de l'image, entre autres du langage cinématographique, afin de favoriser l'organisation de l'espace pictural. Les élèves ont ensuite illustré individuellement quelques passages de l'œuvre.

L'ouvrage ici présenté tient compte des deux phases du travail. La première partie, intitulée « Matériaux de construction », contient le texte du conte, une biographie de l'auteur, un lexique, quelques grilles de lecture et des annexes (plan du Paris de 1866, pages du *Journal des demoiselles...*). Comme elle n'offre guère d'originalité par rapport aux ouvrages sur le même sujet, on lui préférera la seconde, où l'on voit se dérouler l'histoire de Maupassant illustrée en des styles divers. Chaque séquence illustrée est accompagnée des objectifs de l'élève, des difficultés rencontrées et des commentaires des enseignants.

Si l'expérience est concluante, en raison de l'orientation professionnelle des élèves, elle reste difficilement généralisable. Sa grande originalité tient à son parti pris pour l'interdisciplinarité, et c'est par là, sans doute, qu'elle peut faire école.

Monique LEBRUN

la technologie du texte : conception et évaluation de textes didactiques

Jacques LACHANCE
Didactica, Québec, 1988, 103 p.

Ce petit livre ne traite pas des grandes questions que les sciences du texte étudient telles que la cohérence, les traces de l'énonciation, les types de discours. Plus modeste et aussi plus pratique, il porte, comme son titre l'indique, sur les aspects externes et techniques du texte. À part quelques courts développements sur l'identification des caractéristiques du lecteur cible ou sur l'élaboration du plan, tout le document se borne à décrire succinctement les règles de présentation matérielle que les recherches en technologie du texte ont permis de dégager à propos des écrits informatifs ou didactiques. L'auteur ne se limite pas aux textes sur papier, il prend également en compte les textes sur écran cathodique.

NOUVEAUTÉS

Les principaux sujets touchés par l'ouvrage sont les suivants : les règles de lisibilité relatives au vocabulaire et à la syntaxe, les formes de diagrammes et de tableaux, la signalisation de la structure du texte par des indicateurs tels que la table des matières, les titres et sous-titres, l'index, le sommaire, les procédés de mise en relief (le caractère gras, l'italique, les majuscules), les caractéristiques d'une bonne mise en page (format du caractère, la marge, l'interligne...), la typographie du texte électronique, enfin la présentation d'un logiciel. À la fin, le livre fournit deux questionnaires pour l'évaluation de la qualité technique d'un texte, le premier questionnaire s'appliquant au texte sur papier, le second, au texte électronique. Une bibliographie d'une centaine d'ouvrages permettra aux intéressés d'en savoir plus long dans le domaine.

L'ouvrage est décrit de façon claire et précise. Sa consultation est rendue aisée par une facture qui respecte en général les règles que l'auteur entend décrire. Nul doute que cet abrégé technique pourra servir à ceux et celles qui sont appelés à préparer des manuels scolaires, des didacticiels ou des rapports de recherche. Il ne faudrait cependant pas oublier que la valeur d'un texte dépend d'abord de la qualité de son contenu et de son expression, et secondairement du soin apporté à son apparence extérieure.

Claude SIMARD

Chausse-trap(p)es

Serge-Jean MAJOR
Éd. Maurice Nadeau, Paris, 1988, 200 p.

Mise à la mode par les concours de Pivot et ceux de Radio-Québec, l'orthographe est enfin sortie du contexte scolaire pour devenir un jeu de société. L'ouvrage ici présenté comprend 26 dictées amusantes comportant presque toutes les difficultés de la langue française. Son originalité par rapport aux autres œuvres sur le même sujet vient de ce que les dictées sont conçues comme de véritables nouvelles, à l'instar de celle de Mérimée, reproduite, en hommage sans doute, en tête de l'ouvrage, et de ce qu'elles sont assorties d'explications grammaticales, stylistiques, voire littéraires. L'auteur avoue tenter de nous « faire franchir cette porte étroite qui existe entre l'étau de la norme et l'écart de la tolérance » beaucoup plus que de chercher à satisfaire les masochistes.

Serge-Jean Major manie le calembour avec verve. D'ailleurs, son « nom de plume » le prouve. Il pastiche avec bonheur les grands auteurs (*cf.* le vivifiant « patriote d'airain », sur le modèle du « cimetière marin » de Valéry), s'amuse de la richesse des homophones, des pièges des doubles consonnes et des incongruités de la règle du participe passé. Quelques défauts peut-être, mais qui plairont à certains : d'une part, l'ensemble fait très « français » par ses référents culturels et, d'autre part, les mots et tournures jetés en pâture se réclament d'un niveau de langue rarement utilisé. Sans doute sont-ce là les lois du genre. Alors, maniaques de la faute, sus à ces perfides exercices !

Monique LEBRUN

La valorisation du pluralisme culturel dans les manuels scolaires

Avis à la Ministre des Communautés culturelles et de l'Immigration
Conseil des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec, Québec, 1988, 47 p.

Depuis quelques années, immigration oblige, on sent le désir du MEQ de faire de l'école québécoise un milieu favorable à l'apprentissage de relations interethniques harmonieuses. Ce désir se concrétise dans les instruments pédagogiques, plus particulièrement dans les manuels scolaires. Le Conseil des Communautés culturelles et de l'Immigration a procédé, en 1987, à l'analyse de contenu d'un échantillon des manuels approuvés par le MEQ, dont est issu un rapport. De ce rapport et de la consultation d'experts sont surgies des propositions adressées à la ministre Robic. Évoquons quelques-unes de ces propositions.

Le Conseil recommande de mieux refléter, dans le matériel didactique, l'importance des communautés culturelles d'implantation ancienne (*cf.* les Italiens) ou récente (*cf.* les Vietnamiens) par la variété des exemples. Il suggère d'apporter des illustrations concrètes des « cultures » québécoise et canadienne et même de parler des personnages issus des communautés culturelles en mentionnant leur « enracinement » dans notre société. Pour le Conseil, l'élève québécois est prêt à entendre parler tant des aspects positifs que des dimensions problématiques de la diversité, plus spécifiquement en sciences humaines. On doit aussi, dans ces disciplines, dépasser l'approche technique ou descriptive et engager la réflexion sur les valeurs. Le Conseil va même jusqu'à proposer la lecture de textes d'auteurs issus des communautés culturelles présentes ici. Il conclut par des recommandations touchant la refonte du matériel didactique à la lumière des précédentes remarques.

Bref, il est bien fini le temps où l'on comptabilisait les stéréotypes discriminatoires des manuels à la lumière de la grille d'analyse du MEQ. Lui a succédé un discours serein, ferme, large : le « groupe majoritaire » se veut un pôle d'attraction pour les autres groupes ethnoculturels » tout en désirant s'améliorer à leur contact.

Monique LEBRUN

La qualité du français au collégial : éléments pour un plan d'action

Avis au ministre de l'enseignement supérieur et de la science
Conseil des Collèges
Gouvernement du Québec, Québec, 1989, 57 p.

Le constat est unanime : pour les responsables de l'enseignement collégial, un nombre sans cesse plus grand d'élèves démontre d'inquiétantes faiblesses tant dans la maîtrise du code linguistique que dans la clarté et dans la cohérence de l'expression. Pour le Conseil des Collèges, l'amélioration de la formation en français apparaît comme un enjeu majeur, qui rejoint la qualité de la formation collégiale dans son ensemble : il faut que l'enseignement collégial prépare l'élève aux exigences linguistiques de sa future profession et à celles de la vie en société.

Il existe au collégial quatre cours de français obligatoires. Ceux-ci ont été créés en 1968 et remaniés en séquences en 1985. Ils se basent sur l'hypothèse que les élèves de ce niveau maîtrisent déjà la langue et privilégient donc la réflexion sur les phénomènes linguistiques et littéraires. Or, ce raisonnement n'est plus adapté à la réalité : on ne peut enseigner la littérature à une proportion importante d'élèves maîtrisant mal les structures linguistiques. Même les professeurs des autres disciplines se plaignent de la piètre performance linguistique de leurs groupes-cours.

Le Plan d'action proposé ici par le Conseil s'inscrit dans la foulée de celui des ordres primaire et secondaire rendu public au printemps 1988. Pour le Conseil, il faut prendre en compte la réduction de 25% du temps d'enseignement de la langue maternelle au primaire et au secondaire depuis 1959 ainsi que la mauvaise articulation entre l'enseignement du français au secondaire et au collégial et la présence croissante d'allophones.

Pour favoriser une maîtrise accrue du français chez les élèves, le Conseil des Collèges recommande, entre autres, de préciser les objectifs terminaux de l'apprentissage du français au collégial, d'assurer, dans le curriculum des élèves faibles, la présence d'un cours obligatoire de base en français, de multiplier les mesures d'aide aux élèves et de perfectionner les enseignants. Ces recommandations sont énoncées dans un langage vigoureux et explicite. Délaissant les trois volets (lecture-écriture-oral) du Plan de 1988 au profit du seul volet écrit, cet avis parle sur un ton susceptible de plaire non seulement aux éducateurs du collégial, mais également aux milieux universitaires et professionnels.

Monique LEBRUN

NOUVEAUTÉS

POÉSIE

la sagesse est assise à l'orée
Jean-Marc FRÉCHETTE
Triptyque, Montréal, 1988, 47 p.

le centre dissolu
Marthe JALBERT
Triptyque, Montréal, 1988, s.p.

Deux beaux livres des Éditions Triptyque dont celui de Jean-Marc Fréchette qui y a publié déjà une rétrospective *le Corps de l'infini*. L'enfance, le silence graphique et quelques grandes images comme des points d'orgue (observation) ponctuent et traversent les saisons et la flore du dernier « recueil(lement) » de Fréchette. Marthe Jalbert, elle, dans une poésie plus heurtée, s'interroge, philosophe, sur la vie répétitive, sur l'infini des possibles. Qui est-elle cette vie où elle peut se voir « il » ? Mystique de l'un et harmonie, quête du sens de l'autre et évanescence.

André GAULIN

partition rouge, poèmes et chants des Indiens d'amérique du nord
Florence DELAY et Jacques ROUBAUD
Seuil, Paris, 1988, 233 p.

C'est par la lecture de quelques poèmes et chants d'Indiens Seneca faite par Jérôme Rothenberg en mai 1974 à Paris, que les auteurs Florence Delay et Jacques Roubaud réalisèrent la richesse de ce patrimoine de la littérature orale et entreprirent leur travail d'édition d'extraits les plus significatifs, dont plusieurs n'étaient plus disponibles ou qu'en langue anglaise ou indigène. Avec *Partition rouge* ou « Walam Olum », Delay et Roubaud présentent une centaine de textes divisés en quatre parties, « Naissances », « Noms », « Métamorphoses », « Médecines », qui sont autant de formules incantatoires, de legs historiques oraux, de célébrations de la nature ou de prières aux diverses divinités qui président aux destinées d'une vingtaine de tribus que l'on a consultées. Ce qui est remarquable, c'est le caractère proprement narratif de la majorité de ces poèmes et chants ; une histoire y est racontée où l'on explique l'origine des tribus ou celle des noms, la transformation des êtres et des choses ou le récit d'une célébration pour obtenir une guérison. On peut également souligner l'aspect formel de ces écrits où se mêlent parfois des pictogrammes et surtout la beauté toute simple de ces textes qui renvoient toutefois à la nécessaire transmission pour la survie de la race comme le souligne un Indien : « La seule façon de continuer est de raconter une histoire et il n'y a pas d'autre moyen. Vos enfants ne survivront pas si vous ne leur racontez pas quelque chose sur eux-mêmes, comment ils sont nés, comment ils sont venus à l'endroit où ils sont, comment ils y sont toujours ? » Dans leur brève introduction, les auteurs soulignent avec justesse que cette poésie trouve son efficacité dans sa performance, ce dont le livre ne peut absolument pas rendre compte, mais au moins a-t-il le mérite de rendre accessibles des poèmes et chants propres à des civilisations dont l'existence est précaire.

Roger CHAMBERLAND

l'extrême frontière/poèmes 1972-1988
Gérald LEBLANC
Éditions d'Acadie, Moncton, 1988, 167 p.

la poésie acadienne 1948-1988
Gérald LEBLANC et Claude BEAUSOLEIL
Les Ecrits des Forges/Le Castor astral, Trois-Rivières, 1988, 125 p.

Herménégilde Chiasson préface la rétrospective de Gérald Leblanc qu'il voit comme un poète essentiel et de l'oralité. Pour lui, la poésie acadienne des années 70 (enrayement du mépris) et 80 (poésie de la dérive) est bien rendue par le souffle et la révolte de Leblanc qui font ensuite place à « un réel impressionniste » affirmant le drame du non-espace et qui fuit à l'infini. Plusieurs suites inédites de cette rétrospective (« Multipiste », « En bleu dans le texte », « Toujours des rêves tombent », « l'Expérience du Pacifique ») témoignent de cette fuite, envoûtante et déboutante, exaltante ou triste. Comment les mots peuvent-ils vaincre, beaux, dans l'expression même de l'échec, laid, et surtout purulent ? La question continue de se poser à travers Leblanc et Beausoleil qui présentent des textes d'une vingtaine d'Acadiens. Là où le Montréalais affirme autant le désir que le territoire comme lieux de la poésie, l'Acadien semble continuer de douter du collectif et de le redouter comme « destituteur de soi ». Il n'est pas facile pour le lecteur québécois de comprendre cela, lui qui voue souvent à la perdition tout ce qui n'est pas de son espace (non par mépris mais par scepticisme profond) : peut-il y avoir des sujets dans le langage sans que tel langage ne soit sujet dans l'histoire ? En tout cas, la poésie acadienne touche et remue : émeut-elle seulement ou meut-elle ?

André GAULIN

RÉCIT

prières d'un enfant très très sage
Roch CARRIER
Stanké, Montréal, 1988, 149 p.

Ou bien je n'ai rien compris au dernier « recueil de prières » de Roch Carrier, ou bien la publicité est surfaite. On peut lire, en effet, en quatrième de couverture : « *Prières d'un enfant très très sage* est un haut moment du talent déjà consacré de Roch Carrier. » Si je suis d'accord sur le « talent déjà consacré », je tique sur le « haut moment ». L'auteur a sans doute enfanté un recueil qui manque la cible, ou bien, pour employer un terme littéraire, il y a erreur sur le destinataire. Qu'un enfant de 6-7 ans s'adresse familièrement et filialement à Dieu pour lui conter ses fredaines et ses déboires n'a rien pour surprendre. Mais, quand on s'interroge pour savoir à quel lecteur/quelle lectrice sont destinés ces prières et ces aveux, on ne trouve pas la réponse appropriée : s'il s'agit d'adultes, on les sent gênés par le ton faussement naïf et puéril qui les caractérise ; s'il s'agit d'enfants, ils ne « cliquent » pas devant la « philosophie », parfois profonde, parfois facile, de leur « camarade ». L'ensemble est particulièrement décevant. Il est rare que, parmi les seize prières du recueil, il y en ait une

qui nous accroche réellement, à part quelques moments d'humour. Bien sûr, c'est bien écrit, c'est du Carrier, mais même le vocabulaire et l'expression sont déphasés, comme les histoires. Les jeunes lecteurs/lectrices vont être étonné/e/s par la naïveté des « prières » (ils/elles sont certes plus déluré/e/s que notre gamin...) et les adultes ne seront pas intéressés par ces enfantillages. Dommage ! Le talent de Carrier est indubitablement promis à de meilleures réussites.

Gilles DORION

ROMANS

la dame de pique
Madeleine GAUDREAULT-LABRECQUE
L'Hexagone, Montréal, 1988, 132 p.

Montauban-les-Mines, petite localité minière, connaît la misère : son gisement de cuivre se tarit et le feu ravage la mine. Les habitants rejettent alors la responsabilité de ces événements sur Marie-Madeleine, une mystérieuse femme qui habite à l'écart du village mais qui disparaît le jour de l'incendie. Les années passent, quand survient une femme ressemblant étrangement à Marie-Madeleine et dont l'arrivée entraîne des phénomènes inexplicables. Une crainte superstitieuse saisit à nouveau les habitants qui demandent, en vain, l'expulsion de l'étrangère.

S'inscrivant dans le courant fantastique, *la Dame de pique* déçoit quelque peu. Le mystère entourant la jeune femme de même que les événements bizarres qui se produisent exigeraient un dénouement plus intense, plus percutant. De plus, le passage du présent au passé ne se fait pas sans difficulté. À quelques reprises le fantastique verse soit dans l'absurdité, soit dans l'étrangeté gratuite, ce qui embrouille inutilement l'histoire. Malgré ces défauts, le roman est bien écrit et d'une lecture agréable.

Hélène MARCOTTE

le ressac des ombres
Joëlle MOROSOLI
L'Hexagone, Montréal, 1988, 178 p.
(16,95 $)

Un autre roman ressassant le mal de vivre, l'angoisse existentielle, la peur devant les responsabilités, devant les autres... Tel est le premier roman de Joëlle Morosoli, *le Ressac des ombres*, que l'Hexagone n'aurait sans doute pas dû publier

sans intervenir dans l'écriture en raison d'une technique de débutante qu'il aurait fallu diriger, raffiner. N'est-ce pas là le rôle d'un éditeur ? Non seulement les personnages — un peu falots — évoluent-ils dans une atmosphère malsaine, étouffante, distillatrice d'ennui, de tristesse morbide, de solitude masochiste, mais même la lectrice/le lecteur étouffe dans la luxuriance, le débridement et, parfois, l'incohérence des images (surtout dans les premiers chapitres). Ce foisonnement d'images mal « placées », quelquefois « marrantes », s'ajoute à des tournures malhabiles, à un abus agaçant de démonstratifs, souvent même à un style de couventine teinté d'un romantisme mal évacué. L'auteure use aussi d'une façon constante de la virgule précédant *et*, ce qui annule tout l'effet stylistique qu'elle pourrait en tirer si elle savait s'en servir à bon escient.

Heureusement, la romancière se rajuste à mi-chemin, pour conduire enfin son intrigue d'une façon plus...normale. Un roman à lire pour apprendre à mettre la bride sur son imaginaire car, s'il y a une folle du logis, c'est bien celle qui provoque le plus de ressac. Cela dit, il reste que l'expérience saura confirmer un talent qui ne demande qu'à s'exercer.

Gilles DORION

Scènes d'enfants

Normand CHAURETTE
Leméac, Montréal, 1988, 150 p.

Le 3 novembre 1964, M. et Mme Wilson perdent leur fils, et leur fille, Vanessa, devient folle. Peu après, le professeur de piano meurt « accidentellement ». Que s'est-il passé cette journée-là ? C'est ce que Mark, le mari de Vanessa, va tenter de découvrir après la mort de cette dernière afin de reprendre leur fille à ses beaux-parents. Pour ce faire, il écrit une pièce de théâtre à partir des bribes du passé que lui a révélées sa femme. Une pièce qui ne sera jouée qu'une seule fois avec, dans les principaux rôles, M. et Mme Wilson...

Tout au long du récit, les personnages, emportés par leur passion, se livrent une lutte sans merci afin qu'éclate la vérité...ou ce qui pourrait l'être. Car le déplacement qui s'opère à plusieurs reprises entre la réalité et la fiction crée une ambiguïté constante qui empêche le texte de se fixer. *Scènes d'enfants*, c'est une histoire troublante écrite dans un style des plus élégants. Un roman intense qui charme et envoûte le lecteur dès la première page. Après s'être taillé une place fort respectable comme dramaturge, Normand Chaurette s'impose comme romancier de premier rang.

Hélène MARCOTTE

les chevaux de malaparte

Hugues CORRIVEAU
Les Herbes rouges, Montréal, 1988, 219 p.

Écrire un roman

Les Herbes rouges, Montréal, 1988, 75 p.

Avec ses *Chevaux de Malaparte*, Hugues Corriveau propose un roman exigeant, et par son écriture et par son développement. Lama introduit Peter dans sa relation avec John, sans se douter que cet événement provoquera de part et d'autre une jalousie très grande qui se développera jusqu'au meurtre de Peter par John. Ainsi réduite, « l'intrigue » ne se résume pas qu'à ce mince fil conducteur, mais s'enrichit de tout un réseau de fantasmes personnels, de réflexions, d'actions connexes qui petit à petit en viennent à former un tout complexe modelant en quelque sorte la psychologie des trois personnages. Cette fragmentation du récit impose un rythme de lecture, mais aussi un climat d'angoisse et de tension qui laisse présager des moments d'une rare intensité dramatique. Cette prose serrée, merveilleusement bien écrite et sûre de ses effets développe une problématique singulière faisant appel à la psychanalyse comme modalité de construction du récit. Toute la logique « fractale » du roman tient, faut-il le répéter, à la force et à la rigueur de l'écriture. D'ailleurs, Corriveau publie simultanément aux *Chevaux de Malaparte*, un essai, *Écrire un roman*, dans lequel il reconstitue sa démarche d'écrivain dans le contexte bien précis de ce roman. Ses doutes, angoisses, questionnements et spéculations sont consignés de façon minutieuse et précise sans que l'auteur ne tombe dans le piège de la « possession » par ses personnages. Au contraire, il manifeste une distance avec ceux-ci et démontre que la forme choisie répond à une exigence claire et découle d'un véritable travail sur le langage. L'un et l'autre titres sont à lire.

Roger CHAMBERLAND

la vaironne

Évelyne BERNARD
Guérin littérature, Montréal, 1988, 251 p. (Coll. Roman).

À la mort d'un homme dont il s'était inspiré comme personnage principal de ses romans policiers, un écrivain entreprend malgré lui une enquête sur son « héros ». Ses recherches le mèneront dans un manoir situé dans une île, au large de Terre-Neuve, chez une peintre au talent redoutable.

Une histoire de livres d'art, de fables, de tableaux, d'êtres sans cesse dédoublés, *la Vaironne* est un récit tout en mystère où l'amour de l'art donne vie à des personnages à la fois fascinants et inquiétants, à maints égards fabuleux. Parmi ceux-ci, la Vaironne, luminescent et océanique personnage, issu d'une écriture par trop sensible et évocatrice pour ne pas s'évader vers l'imaginaire. Dans ce récit où l'action ne se présente que de façon ponctuelle, affectant l'histoire d'une remarquable tension, Bernard a su avec beaucoup d'adresse fondre en un seul roman l'atmosphère mystérieuse et qui fait les délices des amateurs des récits policiers et fantastiques.

La Vaironne est à coup sûr l'une des belles surprises de la production romanesque québécoise de 1988. L'on peut s'attendre à ce que ce premier roman d'Évelyne Bernard, déjà lauréat du Grand Prix littéraire Guérin, soit hautement considéré par le jury du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois.

Claude GRÉGOIRE

le zèbre

Alexandre JARDIN
Gallimard, Paris, 1988, 205 p.

Publié au début de l'automne 1988, *le Zèbre* tient toujours bon dans la liste des dix best-sellers des librairies tant au Québec qu'en France. À quoi attribuer ce succès ? Assurément au thème plus qu'à l'écriture, qui démontre plutôt l'exercice d'un étudiant docile. Un notaire de province, Gaspard Sauvage dit le Zèbre, constate la fadeur de l'amour qu'il entretient avec Camille, sa femme depuis 15 ans. Il décide donc de ranimer cette passion émoussée avec le temps et met en branle une série de stratagèmes tout aussi rocambolesques et loufoques les uns que les autres. Petit à petit, ses actions portent fruit et il parvient à ranimer cette passion ancienne. Camille redevient l'amante des premiers moments de leur amour et le Zèbre, l'homme de sa vie. Mais bientôt la maladie conduira le notaire à la mort sans toutefois l'arrêter dans son dessein d'être le seul et unique objet de l'amour de Camille. Grâce à la complicité d'un tiers, il pourra continuer pour quelques semaines à tourmenter sa femme et lui manifester son amour le plus entier.

Voilà donc un roman plein de surprises et de rebondissements et qui, en dépit de sa légèreté, poursuit la démonstration qu'il n'y a pas plus grand danger pour un couple que de s'abandonner à une routine amoureuse, à un quotidien qui, à la longue, aliène l'un et l'autre partenaires. L'extravagance des moyens de séduction et le rappel des gestes et habitudes qui ont été à la source de cet amour naissant sont recréés afin de tout recommencer à zéro. On peut s'étonner de la nature de ces stratégies qui misent beaucoup plus sur l'inattendu, l'équivoque et le souvenir que sur une tendresse quotidienne et une bienveillance soutenue. Mais l'auteur a choisi des mises en scène à grand déploiement qui ont au moins l'avantage de rendre tangible la reconquête de l'être aimé.

Roger CHAMBERLAND